



Centre d'Etude et d'Action Sociales d'Alsace  
✉ 5 rue Saint Léon - 67082 Strasbourg Cedex  
☎ +33 3 88 22 76 49 - 📧 info@ceas-alsace.fr  
Site Internet : www.ceas-alsace.fr

## Irène Némirovsky : Tragédie et Noblesse.

*Comme d'autres vies du même genre, comme toutes les vies, celle-ci est une tragédie. Grands espoirs, nobles efforts. Sous les difficultés ou les obstacles toujours croissants, noblesse toujours pour elle et vaillants efforts, et, comme résultat, la mort...(Carlyle). Je voudrais que l'on mette ceci comme épitaphe quand je mourrai, mais c'est une pensée pleine de vanité. Et, d'ailleurs, les inscriptions tombales coûtent cher.*  
Irène Némirovsky, 1934

Le livre s'ouvre sur l'évocation du convoi n° 6 du 17 juillet 1942 qui part du camp de Pithiviers. Irène y est arrivée le 15 juillet et écrit de suite à son mari : *Cher amour. Ne t'inquiète pas de moi. Je suis bien arrivée. Il y a du désordre pour le moment, mais la nourriture est très bonne. J'en étais même étonnée. Un colis et une lettre peuvent être envoyés une fois par mois. Surtout ne t'en fais pas ; ça se tassera, mon cher aimé. Je t'embrasse ainsi que les enfants de toute mon âme, de tout mon amour.* (p. 15)

Le lendemain elle écrit un rapide billet aux siens, le dernier qu'ils recevront : *Mon cher aimé, mes petites adorées. Je crois que nous partons aujourd'hui. Courage et espoir. Vous êtes dans mon cœur, mes bien-aimés. Que Dieu nous aide tous.* (p. 15)

Le convoi met 3 jours et 2 nuits pour arriver à Auschwitz Birkenau, sans eau ni nourriture, alors que le dernier wagon est chargé de victuailles. A Chalons sur Saône, des mains se tendent à travers le grillage de barbelés : « Un peu d'eau, s'il vous plaît, un peu d'eau. » - *Pas un Français n'a bougé pour nous donner un peu d'eau. Pas un. Ils avaient peur ou ils s'en foutaient, je n'en sais rien, dira un rescapé, Samuel Chymisz, dans un entretien du 5 mars 2005. Tous n'arrivent pas vivants à la Judenrampe d'Auschwitz le 19 juillet vers 19 h. Les uns, asphyxiés, piétinés ou déshydratés, ont été débarqués en chemin. D'autres sont tombés sous les balles de SS qui ont tiré sur les wagons pour faire cesser les plaintes. Les survivants, meurtris par la station debout, la privation de sommeil, la chaleur, la promiscuité, les inévitables bagarres, l'odeur suffocante, peuvent à peine marcher. Il leur faut pourtant parcourir la distance qui les sépare du camp, sous les coups de schlague, le fouet et les aboiements.* (p. 17)

*Les femmes sont séparées des hommes. Leurs bijoux, leurs alliances sont confisqués. Elles sont fouillées, douchées, rasées, habillées de droguets rayés, tatouées des numéros 9550 à 9668.* (p. 17) Irène ne survivra pas un mois. Le 19 août 1942 à 15 H 20, selon le certificat d'Auschwitz, elle succombe à une « grippe », en langage concentrationnaire, une épidémie de typhus.

Dans ses livres écrits pour un certain nombre dans l'attente de sa déportation qu'elle savait imminente, elle se fait dire à elle-même : *Donc, je ne regrette rien, pensa-t-elle. Donc, j'ai été heureuse. Je ne le savais pas, mais j'ai été abreuvée de bonheur. J'ai été aimée. Je suis aimée encore, je le sais, malgré la distance, malgré la séparation.* Elle laisse un mari et deux fillettes tendrement chéris. Ainsi qu'un roman inachevé, *Suite française*, dont le troisième volet devait s'intituler : *Captivité.* (p. 18)

Irène Némirovsky a souvent indiqué qu'avant d'écrire elle commençait par couvrir des cahiers d'indications biographiques sur ses moindres personnages, ce qu'elle appelait *la vie antérieure du roman*. Puis elle les relisait en se censurant et en se commentant ; en livrant aussi de passionnantes réflexions sur son métier d'écrivain.

De ces brouillons, débordants de souvenirs personnels et de notations autobiographiques, rien n'avait subsisté en 2004 que le manuscrit de *Suite française* publié à ce moment-là et qui obtient le prix Renaudot. *Elle avait pourtant conservé la plupart. Notre chance fut de voir resurgir, au cours de l'année 2005, les brouillons de David Golder, du Pion sur l'échiquier, du Vin de solitude, des Échelles du levant (Le Maître des âmes), des Chiens et les Loups, ainsi que les premières ébauches de Captivité, troisième volet de Suite française. Au milieu, un roman inédit, Chaleur du sang, jusque là parcellaire, de nombreuses nouvelles, des textes de jeunesse et des pages isolées.* (p. 11) C'est ainsi que la « vie antérieure » d'Irène elle-même a pu être connue.

## I. Une vie antérieure : 1903 – 1929.

Le 11 février 1903 naquit à Kiev une fillette prénommée Irma pour la synagogue et Irina, comme la nièce du tsar, pour la vie « civile », Irotchka en famille. Elle est asthmatique et cela lui donnera la capacité de décomposer d'instinct « la saveur particulière de l'air », acuité qui la rendra si réceptive à la distillation proustienne. Elle fera, notamment dans son livre *Vin de solitude*, autobiographie mal déguisée, des descriptions de *ce paradis botanique, variante olfactive du fameux excès russe* que représente Kiev et qu'elle décrit ainsi dans *Les Chiens et les Loups : Les jours chauds d'été, la sonnette du marchand de glaces, les fleurs écrasées sous les pas, froissées entre les mains, trop d'herbes, trop de fleurs ; un parfum trop suave, qui trouble et endort l'esprit ; trop de lumière, un éclat sauvage, les chants d'oiseaux dans le ciel.* (p. 23)

Mais Kiev ne sera pas son berceau : *Les villes d'eau, où leur petite fille pouvait soigner son asthme, offraient à ses parents, Anna et Léonid, les souverains bienfaits du casino.* (p. 24) L'affairiste de père avait un tempérament de parieur, et la mère cherchait à plaire dans ces palaces et salles de jeux. Ils abandonnent l'enfant aux soins d'une gouvernante, pour rejoindre la Côte d'Azur. Irène raconte dans une interview du 11 janvier 1930 : *Depuis l'âge de 4 ans, jusqu'à la guerre, j'y [à Paris] suis venue tous les ans régulièrement. J'y avais séjourné la première fois pendant un an. J'ai été élevée par une institutrice française et avec ma mère j'ai toujours parlé français* (p. 25), au point que son russe, moins inné que livresque, demeurera imparfait, restant cette *langue sauvage et douce* (l'Ennemie III, III), mal policée, de l'Orient où elle est née : *A Kiev, la mémoire des sens. A Paris, la nostalgie de l'âme.* (p. 26)

Avant l'âge de 10 ans, Irotchka comprit qu'elle ne pouvait espérer de tendresse que de « Zézelle », la gouvernante, tandis que sa mère se réservait les gronderies et les remontrances, assénées vingt fois par jour. (p. 28) La gouvernante, au contraire, pardonnait tout : *Dans mon enfance, elle représentait le refuge, la lumière. Combien de fois elle m'a consolée, quand j'étais injustement punie, rudoyée, grondée. Elle m'apaisait, elle était pleine de mesure, de sagesse...* (p. 29) Lors de leurs premiers séjours parisiens, les Némirovsky ne pouvaient encore descendre dans les hôtels de luxe. Cependant, même lorsqu'Anna put passer une partie de l'année à Paris, laissant Léonid à son labeur obstiné, Irotchka et sa gouvernante étaient logées à part, le plus souvent dans un hôtel de seconde catégorie. (p. 29) Mais en contraste de cet aspect sordide de chambre mal chauffée, il y avait Zézelle. *Elle avait un fond de gaieté qui, pendant longtemps, avait persisté sous la tristesse, sous la douleur. Je n'aimais qu'elle au monde.* Anna dut haïr cet ange triste, tandis que sa fille s'efforçait de maquiller sa nature colérique. Enjeu de cette sombre rivalité, Zézelle devait chèrement payer son rôle de mère substitutive. (p. 30)

Léonid, parce qu'il avait été pauvre et avait fait vivre tous les siens, payant même les études de ses neveux, répondrait aux caprices toujours plus exorbitants d'Anna, finirait même par héberger et entretenir ses amants ; mais il n'était pas dupe des écornifleurs : Chaque jour il répétait à Irotchka : *Ma fille, les hommes sont des loups. Quand vous êtes fort, ils ont peur de vous, ils vous flattent, et dès que vous tombez, ils vous dévorent.* C'était un homme gai, qui chantait. (p. 41-42)

Mais Léonid, en entrant dans la famille d'Anna Margoulis, comme un orphelin sans passé, une bête de somme qui avait gâché sa santé à des labeurs suspects, portait tout le poids des juifs pauvres de Russie, issus des ghettos. Il est surprenant de lire Irène elle-même décrire ainsi en 1927 ces enfants de ghettos dans *L'enfant génial* : *Ils poussaient dans la rue ; ils mendiaient, se querellaient, injuriaient les passants, se roulaient demi-nus dans la boue, se nourrissaient d'épluchures, volaient, jetaient des pierres aux chiens, se battaient, emplissaient la rue d'une infernale clameur qui ne s'apaisait jamais, ... Dès qu'ils devenaient un peu grands, ils vendaient des pastèques volées, demandaient l'aumône et prospéraient comme les rats qui couraient sur la plage, autour des vieux bateaux.* (p. 44)

En réaction, Anna cultiva un idéal de pureté porté à la névrose, dont l'une des formes fut l'avarice – à la maison Anna économisait le beurre et le sucre –, une autre la coquetterie malade et le goût des toilettes immaculées : Ne pas vieillir pour ne pas enlaidir. Il lui faudrait toujours plus de bijoux pour surmonter la hantise de la « race ». *Car, expliquait-elle à Irotchka, si papa cessait de travailler, s'il ne faisait plus des affaires, ils redeviendraient tous des petits juifs de province, qui sait ? semblables peut-être aux Juifs du Podol.* – Quartier des juifs proscrits de Kiev.

Dans la description qu'elle donne de la Kiev juive de son enfance dans *Les Chiens et les Loups*, Irène a discerné le drame vertical qui se jouait entre les exclus – la racaille des ghettos –, et les élus – les riches israélites de la ville haute –, ceux-ci liés aux premiers par un désagréable instinct de consanguinité : *Peut-être, écrit-elle, contemplaient-ils la confusion et l'horreur du ghetto comme au théâtre, avec ce petit*

*frisson superficiel qui saisit le spectateur d'un drame, mais qui s'apaise aussitôt dans un confortable sentiment de sécurité : « A moi, cela n'arrivera jamais. Jamais. »*

Mais le violent pogrom de 1905, qui devait faire diversion de la défaite militaire de la Russie contre le Japon, et du délabrement du tsarisme, n'épargne pas la ville haute à Kiev. Loin de resserrer la fibre juive d'Anna et Léonid, la menace antisémite finit par décourager en eux toute expression traditionnelle a fortiori religieuse. *Dieu était loin*. Comme pour tant de juifs en voie d'assimilation, l'émancipation n'irait pas sans renoncer à la foi. Seule la prière du soir subsistait : Léonid s'agenouillait avec sa fille sur le tapis et récitait cette oraison matérialiste : *Il faut prier Dieu de donner la santé à ton père, à ta mère et le pain quotidien*. (p. 50) A ce propos, Irène notera dans *Le Vin de Solitude : Mon malheureux papa... Le seul dont j'aie senti que je suis sortie, mon sang, mon âme inquiète, ma force et ma faiblesse. Ses cheveux d'un bleu d'argent, dont le reflet était un peu verdi, comme un rayon de lune, la figure foncée, même dans la jeunesse un peu ridée, déjà plissée par l'effort, la réflexion, les yeux profondément enfoncés, j'ai voulu dire brûlants... on ne peut pas décrire cet éclair, ce feu d'intelligence et de passion*. (p. 50)

Irène ne fut pas, comme sa mère, élève au gymnasium. Anna était trop soucieuse d'en faire une petite fille modèle pour lui permettre d'avoir des camarades. Dès son plus jeune âge Irotchka connut donc *les leçons ennuyeuses, la tyrannie de l'institutrice qui ne vous quitte pas plus qu'un geôlier, une discipline de prison, les devoirs quotidiens que l'on parviendrait à aimer, rendus haïssables à force d'imbécile contrainte*. (p. 52) Parlait-elle vraiment le russe, l'allemand, l'anglais et le français à 4 ans et les écrivit-elle à 5 ans ? comme l'affirme Jeannine Auscher en 1935. Ce qui est sûr, c'est que le français était son langage d'élection, celui de Zézelle. *J'ai parlé le français avant de parler le russe*, indiquera-t-elle en 1940, *je pense et je rêve même en français. Tout cela est tellement amalgamé à ce qui demeure en moi de ma race et de mon pays, qu'avec la meilleure volonté du monde, il m'est impossible de distinguer où finit l'un, où commence l'autre*. (p. 52) Anna avait sa part dans cette inclination, elle qui était friande de mondanités et de culture française, et qui caressait l'espoir de voir sa fille un jour monter sur les planches.

Vers l'âge de 10 ans Irina sentait que, loin d'attendrir sa mère, elle la vieillissait, entravait son rêve d'éternelle séduction : elle était le rappel de son mariage, la mesure de son âge, un « extrait d'acte de naissance vivant » (*L'Ennemie*). N'eût été Léonid, Irina eût été déposée sans remords dans un pensionnat français, comme il advint à Nathalie Sarraute. A Kiev, l'été, Irina attendait la tombée du jour pour aller jouer au parc voisin. En revenant, elle trouvait *du lait froid dans un bol ébréché sur la table de toilette* : parfum inoubliable ! (p. 57) Même les vacances en Crimée, l'été, sont tristes et éveillent la nostalgie de la France : *Lorsque je regarde mon enfance en Russie, au déclin du régime tsariste, je vois une succession de leçons et de professeurs. Jamais de temps pour rêver ou se détendre. Le dimanche, une heure de patinage, c'est tout. Pas de distractions frivoles. Je crois que c'est de cette enfance assez triste que vient le fond de pessimisme qui vous a frappée dans mes livres* (p.58-59) dira-t-elle dans *Marianne* du 13 février 1935.

Irène s'étourdit de lectures françaises et se demandait *d'où pouvait bien venir sa mère, dépeignée ainsi, les yeux brillants, au petit matin (L'Ennemie)*. *Irotchka prit dès lors en horreur les beaux bras blancs et poudrés, les mains blanches et oisives, les joues fardées d'Anna, paravents de sa luxure. Zézelle, si chaste, ne lui parut que plus maternelle...* (p. 60). Lorsque Léonid disparut du foyer pendant de longs mois, Anna crut atteindre au zénith de sa féminité : de 1912 jusqu'au printemps 1914 elle vécut presque continuellement en France, entre Paris, Biarritz et Nice. Pendant ce temps Irotchka est à l'hôtel avec sa gouvernante dans *l'état d'âme d'une malle oubliée à la consigne (Vin de Solitude)* (p. 62). Léonid reparaît à Nice, en pleine réussite économique, et la guerre éclate en France.

La famille se retrouve à St Pétersbourg dans un grand bâtiment situé dans le quartier des notables : la perspective des Anglais. On y menait grande vie et service à la française. Irotchka y est aussi seule qu'à Nice avant-guerre, le soleil en moins. *Sans la lecture elle serait tombée malade d'ennui. Les livres remplaçaient pour elle la vie réelle*, dira-t-elle d'elle-même dans *L'Ennemie*. Crûment rapportée dans *L'Ennemie*, puis dans *Le Vin de Solitude*, la scène où Irina surprit sa mère en indécente compagnie, a tout lieu d'être authentique. Cette forfaiture acheva de transformer Anna en adversaire, poursuivie désormais d'une rancune muette. Irina se sentait salie. Longtemps après, les pages de *Bal*, de *David Golder*, de *Jézabel* trembleront de cette *haine abominable*, libérée d'un coup dans son cœur. (p. 69-70)

La vengeance d'Anna se reportera sur Zézelle, qu'elle entreprit de séparer d'Irina, qui était presque sa fille. La gouvernante ne le supporta pas et se précipita dans l'eau glacée de la Moïka, en 1917. *Ainsi est*

*morte ma gouvernante, une femme au cœur simple et dévouée, qui m'a élevée, que j'aimais comme une mère,* écrira Irène en 1931 dans *Mouches d'Automne* (p. 71). La tentation de suivre sa gouvernante dans le suicide l'effleura, mais elle s'accrocha à l'idée d'avoir à punir l'offense maternelle, malgré la dénégation – résignée ? – de Léonid. C'est ainsi qu'elle commença d'écrire.

Début 1917 la Révolution entra dans la vie rêvée d'Irina et l'éjecta dans un présent convulsif. La Révolution commençait par d'interminables manifestations et défilés de femmes. *La révolution me donna des vacances ... mais m'incita à méditer : à quoi bon, au juste, bâtir sur du sang,* résume Irène en 1935 (p. 80). Tout le temps que dura le gouvernement provisoire, rassuré par la dérive autoritaire du nouveau régime, Léonid Némirovsky poursuivit ses affaires, *timidement d'abord,* puis avec entrain (p. 81). Mais la situation se dégrade, et en novembre Léonid fuit ; ne pouvant rallier Téhéran ou Constantinople, il met le cap sur Moscou, où il possède un logement. *Pelotonnée sur un divan, j'étais très fière de lire Le Banquet pendant que la fusillade faisait rage. Ma mère était outrée de mon indifférence et, chaque fois qu'elle passait devant moi, me faisait des remontrances,* écrira Irène dans *Les Nouvelles Littéraires* du 11 janvier 1930. Léonid retourne à Petrograd pour sauver ses avoirs. Irène y est témoin des orgies et massacres dans lesquels la Révolution bafouait ses idéaux. Début janvier la famille gagne la Finlande et trouvent refuge dans une petite auberge près de la frontière. Irina a 15 ans, elle lit, se raconte des histoires et se met à les écrire – elle n'arrêtera plus – contes et poésie à la fois. Elle y découvre aussi les premiers émois de l'amour, qui deviennent en plus une arme déloyale pour se venger d'Anna.

Mais l'armée allemande avançait au début du printemps 1918 et les Némirovsky avaient prudemment gagné la capitale Stockholm au terme d'un voyage mouvementé à travers lacs et bois. Irina fut probablement placée en pension chez la veuve d'un pasteur, qui lui lut *Mutter Courage !* Pendant ce temps les exactions contre les juifs s'amplifiaient en Russie, notamment en Ukraine. Un décret répressif du 27 juillet 1918, signé Lénine, affirmait : *Les bourgeois juifs ne sont pas nos ennemis parce qu'ils sont juifs, mais parce qu'ils sont bourgeois* (p. 96)

En juin Irina et Anna embarquèrent sur un petit cargo pour dix jours de mer, avec une effroyable tempête, en direction de Rouen ; puis de Paris où Léonid les attendaient à la gare. Irina avait 16 ans, l'âge auquel, en Russie, on était une femme. En posant le pied sur le pavé parisien, Anna devint Fanny, Léonid Léon, Irma Irina devint Irène.

Afin de se sentir encore plus libre de ses mouvements, Fanny escorta sa fille d'une bonne anglaise, vieille menace, sursise par les événements de 1917. Irène prit aussitôt en grippe la *longue figure de cheval*. Mais, à l'usage, Miss Matthews se révélerait moins sinistre et même d'excellente compagnie ; Irène y gagna un rien de maintien, une réserve de sentiments et gardera la bonne à son service après son mariage. (p. 102-103)

En février 1920, Léon emmena sa femme et sa fille en villégiature à Nice. Irène y rencontra Olga Boutourline, qui sera sa meilleure amie jusqu'en 1940, ainsi que les sœurs Mila et Hélène Gordon. Le 8 novembre 1920, une équivalence du baccalauréat en poche, Irène s'inscrivait en littérature russe à l'université, pleine de studieuses intentions. Et elle écrira : *Et ce fut enfin Paris, l'évasion, le travail librement accepté, l'atmosphère de la Sorbonne, la licence de lettres et la soif inextinguible de lectures propres à l'adolescence.* (p. 107) Irène se prend de passion pour la danse, d'abord dans les petits cabarets de Montmartre où se retrouvent les Russes en exil et où elle découvre les chants tziganes, puis dans les bals costumés que donnaient ses nouveaux amis.

En février 1921, Irène avait eu 18 ans, et dans son carnet elle note dès lors ses apophtegmes, qui révèlent à la fois son ivresse et une précoce conscience de la fugacité : *Sache apprécier à son prix exact une grande vérité philosophique et la forme inédite d'un corsage.* (p. 113) Mais il est vrai qu'Irène, avec une inconscience juvénile, exerçait son autodérision sur tous les sujets, n'ayant cure de s'épargner : *La vie est une comédie ; insensé qui en fait un drame ;* peut-on lire encore parmi ses maximes de jeune fille. (p. 114) Elle publie de petits textes frivoles dans la revue *Fantasio*, chauvine et un peu antisémite. Mais quel journal, quel parti n'était pas un peu antibolchévique, un peu antisémite dans la France de 1921 ? De *La Croix* à la *Revue des 2 Mondes*, le bruit avait couru que même Lénine s'appelait en réalité Zederblum. (p. 117)

Tout espoir de retour en Russie s'étant éteint, Léon installe sa famille plus bourgeoisement dans un hôtel particulier au 18 de l'avenue du Président Wilson. Un étage est réservé à Irène et à sa gouvernante. A

l'automne 1921 Irène s'inscrit en licence ès lettres, et s'ennuie ! Pourtant elle va au théâtre, toujours escortée de Miss Matthews, fait des excursions dans l'arrière-pays niçois, participe à des réceptions du Cercle du Negresco, et surtout à des bals, des bals, des bals... Elle écrit à son amie Madeleine : *J'ai mon danseur, Mademoiselle, et bon danseur, quoi ! L'année prochaine à Paris il faudra s'en servir ! Si vous saviez ce qu'il est bien. J'aurais le béguin, si c'était quelqu'un de mon monde, parole.* (p. 122)

En juillet 1922, elle obtient sa licence de langue et de littérature russe avec mention bien et assez bien. Au même moment, les parents d'Anna – Fanny arrivent à Paris, fort diminués. Fanny obligera Léon à les installer à Nice plutôt que chez eux ! Pour les 20 ans de sa fille, Léon l'installe dans un meublé, rue Boissière. Elle y mène grande vie avec ses amis, tard dans la nuit. Son voisin du dessous sera Henri de Régnier, figure des lettres françaises et gendre de Hérédia.

En 1924, par ses flirts répétés, elle exprime sa rancœur contre sa mère, avec ses propres armes, retournant sa rage contre elle-même, jusqu'à se faire violer, selon ce qui semble transparaître de ses écrits, toujours autobiographiques, où elle dira : *Cela, c'est vraiment une autobiographie. Mais comme disait le fou, ce matin : J'en ai assez souffert pour m'en servir.* (p. 130) Elle écrira, dans le *Vin de Solitude* : *J'ai passé ma vie à me battre contre un sang odieux, mais il est en moi. Il coule en moi... et si je n'apprends pas à me vaincre, ce sang âcre et maudit sera le plus fort.* (p. 131) Le 10 juillet 1924, elle décrochait péniblement son certificat d'études supérieures de littérature comparée. Seul un sursaut d'orgueil pouvait la sauver : après 4 années d'intempérance, l'étude et la fidélité étaient devenues ses vertus cardinales ; mais aussi elle avait à son tour rencontré un garçon qui ne serait pas uniquement son *flirt de 20 ans*. (p. 132)

*Je ne sais pas si vous vous rappelez de Michel Epstein, un petit brun au teint très foncé, qui est revenu avec Choura et nous en taxi, ce mémorable matin du 1<sup>er</sup> janvier. Il me fait sa cour et, ma foi, je le trouve à mon goût. Alors comme le béguin est très violent en ce moment, il ne faut pas me demander de partir, vous comprenez ?* écrit Irène à son amie Madeleine début 1925. (p. 133) Michel Epstein avait 28 ans, il portait l'un des plus anciens noms judéo-russes, était le fils d'un important banquier russe, ce qui impressionne Léon. Fanny n'appréciait pas la perspective d'être grand-mère, surtout qu'elle apprit les proches fiançailles par un mauvais plaisant, et non par sa fille. Mais Michel permettra à Irène de se projeter dans l'avenir et d'échapper au contrôle distant mais tyrannique de Fanny. A la même époque Irène écrit ses premières œuvres : *Le Malentendu* avec cette devise : *L'amour qui naît de la peur de la solitude est triste et fort comme la mort.* Irène s'intéresse à la corruption des valeurs en milieu hostile, qu'il s'agisse du salariat dans *Le pion sur l'échiquier* ou du patriotisme dans *Suite française*.

Irène retirera de son activité littéraire des revenus deux fois plus élevés que ceux de son mari, pourtant bien introduit à la Banque des Pays du Nord. Mais n'anticipons pas trop. Irène s'était inscrite une dernière fois à la Sorbonne le 28 octobre 1924, mais elle fut plus assidue à son *violent béguin* qu'à l'université. Elle retrouvait Michel tous les soirs dans un troquet de copains, « chez Martin », avenue George V : S'il était plus posé et raisonnable qu'Irène, Michel n'avait rien du bonnet de nuit ; il aimait Mistinguett, Joséphine Baker, le champagne, la fine et ses amis. L'été 1925 fut probablement le dernier qu'Irène passa près de ses parents, dans un de ces palaces de la côte basque qu'elle avait désormais en horreur, les trouvant aussi factices que le couple de Fanny et Léon. Irène découvrit, dans ses longues balades solitaires au grand air, le remède au dégoût de ce monde frelaté de ses excès passés.

C'est de cette vie artificielle de Biarritz, hantée par la figure du richissime Loewenstein qui y avait une villa et des projets chimériques, et aussi des aventures de son père Léonid qu'Irène tira les éléments de son roman *David Golder*, auquel elle travailla quatre ans. Crémieux écrit dans *Les Annales* à la parution du livre en 1930 : *David Golder exprime à la fois toute l'avidité et toute la satiété du juif quand il s'abandonne entièrement à la terre : il veut tout en sachant que tout n'est rien. C'est pourquoi il peut tout conquérir et tout renoncer, montrer tour à tour l'ambition du David biblique et le détachement de l'Ecclésiaste.* (p. 147)

Irène et Michel se marièrent à la mairie du 16<sup>ème</sup> arrondissement le 31 juillet 1926, sous le régime de la séparation des biens, un mariage religieux suivit le lendemain au temple de la rue Théry, synagogue non consistoriale. Aussitôt les époux s'installaient dans un paisible appartement de la rive gauche, à mi chemin de Montparnasse et des Invalides, au n° 8 de l'avenue Daniel-Lesueur. Les jeunes époux avaient à leur service deux domestiques : une femme de ménage et une cuisinière basque. Irène y recevait, en femme du monde, *infiniment gracieuse et accueillante.* (p. 149) Allongée sur un large divan, un cahier contre ses genoux, elle forge la vie antérieure de David Issakitch Golder, héros de son prochain roman. *Je ne fais*

*jamais de plan, explique-t-elle, je commence par écrire pour moi toute seule l'apparence physique et la biographie complète de tous les personnages, même les moins importants. De cette façon, avant même de m'atteler à la rédaction proprement dite, je connais parfaitement mes personnages et il me semble jusqu'à leurs intonations ; je sais comment ils se comporteront, non pas seulement dans le cas du livre, mais dans tous les cas de la vie. Lorsque ceci est fait, je commence à écrire.* (p. 150)

Avant de faire paraître *David Golder*, il lui restait à se débarrasser d'un poids mort, à satisfaire un rêve haineux ; cet exorcisme prit la forme d'un roman sans pitié, écrit au détour des années 1927-28 : *L'ennemie*. Dans le psychodrame où elle assigne sa mère, Irène lui a réservé de suaves humiliations, celle, notamment, de flétrir son plus fier atout : *Combien de fois elle avait imaginé, avec une âpre et morose délectation, le jour où Petite mère serait vieille, enfin, et laide, et seule à son tour... Elle avait rêvé à sa première ride, à son premier cheveu blanc, et toujours cela l'avait apaisée.* Et au moment de lui ravir son amant, elle se dit : *La voilà, enfin, ma vengeance... Ce n'est pas plus malin que ça, va.* Mais ce jeu, au lieu de l'affranchir, fait d'elle une héritière. Un piège de sang se referme, qui la conduira au suicide. Comment haïr une femme dont elle est la réplique, sans se haïr elle-même ? *Comment, pourrais-je la juger ? Est-ce que je ne lui ressemble pas ?* (p. 156)

Irène n'eut toutefois pas la cruauté de faire paraître ce jeu de massacre sous son nom de jeune fille, mais sous le pseudonyme de Pierre Nerey. Fanny ne pourra jamais poignarder ce miroir délateur. Comme aucun livre d'Irène Némirovsky, *L'ennemie* traduit la phobie des résurgences héréditaires, de la glu génétique, des pulsions sexuelles, des caractères innés dévoyés par l'usage maternel. Cette ambivalence est au cœur de son œuvre. Cette besogne accomplie, Irène encouragée par Michel, peut enfin se lancer dans la première rédaction proprement dite de *David Golder* au second semestre 1928.

En février 1929 paraîtra une nouvelle inédite *Le Mal*, une espèce de reprise resserrée de *L'ennemie*, aussi cruelle que l'original, mais avec l'ironie libératrice en plus : Antoinette – alias Irène – initiée au mal est devenue femme à son tour. Elle peut, si elle veut, sécher les larmes de « petite mère », qui pleure ses chimères comme une enfant capricieuse. A la fin de cette tauromachie, elle lui fera l'offrande de sa pitié, et cette ultime estocade est l'orgueil retrouvé de l'écrivain. (p. 160) La nouvelle sera publiée sous le même pseudonyme.

*Le Bal* fut écrit entre deux chapitres de *David Golder*. Cette parenthèse refermée, Irène reprit le fil de *Golder*. Elle expédia le manuscrit à Bernard Grasset au moment de mettre au monde un enfant qui serait aimé et materné comme elle-même ne l'avait jamais été, car *c'est un crime de mettre au monde des enfants et de ne pas leur donner une miette, un atome d'amour*, écrira-t-elle dans *Vin de Solitude*.

## II. Dans la forêt littéraire (1929-1939).

Chez Grasset le manuscrit est reçu par un employé, Henry Muller, chargé de « balancer » le trop plein. Il le prend comme dernier de la journée, en prévoyant de lui accorder un quart d'heure. Et brusquement ce fut le déclic. Il reste plongé dans sa lecture jusqu'à 8 heures : Ce mélange de modernité, d'hystérie et de trivialité a de quoi renverser. Aucun répit dans cette convulsive agonie de 200 pages, mais surtout aucun recul : si *David Golder* est une parabole, ne pas compter sur l'auteur pour en révéler le motif. Grasset lui-même le lit dans la nuit. Au matin il rédige une lettre enthousiaste à "M. Epstein", le prie de venir rapidement signer un contrat en vue d'une publication. Irène ne s'est présentée chez Grasset que 3 semaines après sa délivrance : une jeune mère heureuse et rougissante, un roman désabusé d'une cruelle noirceur, une émigrée russe s'exprimant en français, une juive enfin, sans complaisance pour les siens ; Grasset comprend aussitôt le profit qu'il pourra tirer de ce prodige. Il annonce tout de go à la jeune femme que son livre sera publié dans la collection *Pour mon plaisir*, une chasse gardée réservée à l'illustration de son goût personnel. Une semaine plus tard, les premiers livres sont imprimés et reliés, Irène en dédicace un familièrement à sa mère !

Grasset lancera le livre avec un art consommé de publicitaire. Le public ignore tout d'Irène. Toute une vague de critiques la comparent aux plus grands des écrivains et traitent *David Golder* de chef d'œuvre. D'autres le traitent de *beau livre qui pue* : *C'est par abus*, prétend Bellessort, *que l'on prête des qualités viriles aux garçons du genre d'Irène Némirovsky, qui n'empruntent aux hommes que leur grossièreté.* (p. 180) De même la presse féminine est déconcertée par ce livre désespérant qui surpasse Colette en audace. Irène, quoiqu'elle l'accueille en souriant, est elle-même un peu dépassée par son triomphe. En réalité sa

subite notoriété lance un défi à son orgueil : sera-t-elle capable de rééditer ce coup de maître ? Le scrupule lui interdira pendant presque trois ans d'écrire un 2<sup>ème</sup> roman.

Mais la réception du livre est étonnante : si *David Golder* n'est évidemment pas antisémite, il court le risque d'être reçu et même apprécié comme tel. Jean Blaize, dans *La Dépêche*, a bien perçu ce danger : *Si Madame Némirovsky n'était juive, des gens verraient dans cette œuvre de l'antisémitisme. D'aucuns en verraient quand même.* Ce phénomène s'appelle une hallucination. (p. 187) Mais la presse sioniste se distingue par la virulence de sa réaction : Qu'Irène ait préféré le sarcasme à la candeur, et l'autodérision à l'esprit de chapelle, voilà qui paraît incompréhensible à beaucoup, et voilà précisément ce qui explique la valeur littéraire de *Golder*. Irène répond : *On me taxe d'antisémitisme, voyons c'est absurde ! Puisque je suis juive moi-même et le dis à qui veut l'entendre.* Le roman ne décrit pas le juif universel, mais ceux de ce milieu cosmopolite pourri des palaces et des casinos. De plus Irène n'est pas prêcheuse, mais romancière. La presse américaine comprendra que *ce puissant récit transcende tout caractère racial ou géographique, et se déploie avec une grande force et sans effort de son début trépidant jusqu'à son inévitable dénouement.* Une vraie machine de théâtre, écrasant sur son passage toute espèce de considération morale. (p. 192)

Le roman sera adapté au théâtre et au cinéma. Pendant ce temps Irène révisait la réédition du *Bal*. Le livre est aussitôt accaparé par la critique en cette année 1930, les uns saluant l'avènement d'une nouvelle Colette, les autres n'y voyant une fois de plus qu'une histoire de juifs encore plus cynique et mordante que *David Golder*. Irène se trouve ainsi prise au piège du débat passionné déclenché par l'affaire *Golder*. (p. 200) Le film et la pièce de théâtre s'élaborent en même temps, avec des accusations de plagiat entre les deux ! Au cours du printemps 1931, *David Golder* dépasse le cap du 125<sup>ème</sup> tirage ; mais la pièce de théâtre fait long feu : 20 représentations tout au plus. Irène est bouleversée par le film, au point qu'elle envisage de délaissier le roman, *car, comme toujours, je pense en images.* (p. 210)

Irène, acclamée par la France, n'en reste pas moins imprégnée de culture russe. Elle apprécie de jeunes auteurs russes comme les satiristes Valentin Kataev et Zochtchenko. Brasillach distingue, parmi les motifs slaves perceptibles dans la jeune littérature française *le goût de la confession, de vieux souvenirs évangéliques déformés, parfois une sorte de sadisme inconscient, la conviction que tout effort est inutile, et que la personne humaine n'existe peut-être même pas.* (Action Française 26.02.1931) C'est assez bien caractériser *Les Mouches d'Automne* et *L'Affaire Courilof*, les deux livres qu'Irène fera paraître en 1931 et 1933. (p. 211) Le premier récit paraît sous le titre énigmatique *Les mouches d'automne ou la femme d'autrefois* : les métaphores désignent ces russes de Neuilly et Passy, éperdus de regrets, qui dépérissent dans de petits meublés comme, en automne, ces grosses mouches prises au piège des maisons, qui bourdonnent longtemps avant de choir, à bout de forces. La critique reçoit ce livre pour un récit russe qui *nous en dit plus long sur le désarroi des immigrés et sur l'âme russe que de longs romans et de gros volumes.* L'auteur **juive** de *Golder* et du *Bal* est devenue l'auteur **russe** des *Mouches* !

Mais la nouveauté de l'automne 1931 n'est pas la parution des *Mouches*, mais l'adaptation du *Bal* au cinéma. Irène a du succès. Elle a du talent, elle a du bagout. Elle a la reconnaissance, l'estime et l'affection de ses pairs. A Noël 1931, elle séjourne à Megève avec Denise, sa fille, et sa nourrice. A son retour elle trouve Michel atteint d'une assez grave congestion pulmonaire, et, fin février, l'emmène en convalescence à St. Jean de Luz, où elle découvre un *livre magnifique* : *Le Nœud de vipères* de Mauriac. Or comme le héros de Mauriac, Léon, le père d'Irène, se sait mourant. Depuis quelque temps, il dilapide au jeu des fortunes, à tel point que pour préserver son pactole, il l'a presque entièrement versé au nom de Fanny. A bientôt 60 ans, en rupture de tendresse et de coquetterie, celle-ci s'est *transformée en monstre* (*Vin de Solitude*). L'argent est désormais son cosmétique !

Des effets de l'âge sur le désir amoureux, de la frustration conjugale et du caractère héréditaire de l'hypocrisie, tels sont les thèmes abordés dans *La Comédie bourgeoise* qu'Irène écrit de retour à Paris et qui paraîtra en juin dans les *Œuvres Libres*. A l'automne 1932, Léon succombe à une ultime crise pneumonique, à Nice. Son agonie servira de modèle à celle de James Bohun dans *Le Pion sur l'échiquier* : *Un long et pénible soupir souleva sa poitrine... Entre les lèvres desséchées et haletantes, le dernier souffle avait fuit avec le soupir silencieux qu'il avait exhalé, le soupir qui terminait une longue et difficile vie, pleine de triomphes vains et d'obscurs désastres.* (p. 222)

En 1932 Irène perd sa grand-mère, pour qui elle avait une grande tendresse, et son père. Désormais, c'est elle, l'étrangère, qui se retrouve seule de son sang, en exil parmi les vivants et parmi les Français. Sitôt Léon enseveli, sa veuve s'installe, pour les 40 ans qui viennent, dans un appartement cossu en bord de Seine, roule en Buick avec chauffeur, s'indigne que sa fille prenne si peu soin de sa toilette. Irène se sentira libre de raconter ses longues années d'apprentissage : *Elles ont été exceptionnellement dures, mais elles ont trempé mon courage et mon orgueil. Cela, c'est à moi, ma richesse inaliénable. Je suis seule, mais ma solitude est âpre et enivrante.* (p. 224) (*Vin de solitude*)

Léon n'aurait laissé à sa fille que 600.000 F. or, dont elle donnera procuration à Michel Epstein. De cet héritage spolié pour tout le reste par Fanny en l'absence de testament, commencent les tracasseries financières de la romancière, qui a pris des habitudes de luxe incompatibles avec les revenus de son foyer. *L'affaire Courilof* sera le premier de ses travaux alimentaires ; le livre raconte encore et encore un déclin, celui du corps, une érosion, celle du pouvoir, un crépuscule, celui des certitudes. Jamais Irène ne s'est autant documentée, pour éviter les invraisemblances que certains critiques ont relevées dans *Les Mouches d'Automne*.

Suivra *Le Pion sur l'Échiquier*, pour donner une *image de l'homme* (1933) ; c'est une parabole sur la condition salariale, le prolétariat des bureaux, et sur la *malédiction du travail* : *Je hais le travail, l'amour m'emmerde... Je hais les gens. Je hais ma conscience timorée qui me défend de m'enfuir ! Je hais pardessus tout ces fantômes, ces ombres d'évasion qui consolent les hommes... Je voudrais être une plante, un animal, un arbre.* (p. 230) *Le bonheur ressemble à des vacances au bord de la mer par un été pluvieux, où seule la dernière journée a été belle, et cela suffit pour qu'on les regrette.*

Le 30 janvier 1933, c'est l'accession d'Hitler à la Chancellerie. Pour Irène l'issue de la future offensive nazie ne fait aucun doute. Au printemps 1933 la propagande antisémite fait de grands pas en France, avec l'afflux de milliers de réfugiés fuyant le Reich de mille ans. *L'Action Française* accuse l'évêque de Lille d'ouvrir ses bras à l'invasion judéo-germanique. L'oncle Adler, installé aux États-Unis depuis le début des années 1930, suggère aux Epstein de le rejoindre. Irène et Michel n'en feront rien : où est-on mieux qu'au sein de sa famille ? Et la famille d'Irène Némirovsky, plus que jamais, c'est la France. (p. 234)

L'été 1933, qu'elle passe en famille à Urugne et Hendaye, lui fait reprendre un « brouillon » pour le remettre en chantier, ce sera *Le Monstre*. En fait de 1926 à 1940, Irène n'a écrit qu'un long, unique et perpétuel roman, manuscrit ininterrompu d'où se sont détachés à maturité, nouvelles et récits secondaires. Mais le tronc demeure, qui porte ces fruits et n'est autre que l'arbre généalogique des Némirovsky. D'où la sève autobiographique de ses livres, plus ou moins concentrée. Cette parthénogenèse vient du fait que sa méthode de travail repose sur l'improvisation. *Je commence à écrire, dans un brouillon informe, le roman lui-même et en même temps les réflexions qu'il me suggère. Enfin je laisse le tout reposer. Quand je le reprends, tout semble s'organiser, se composer de soi-même.* (p. 236)

À l'automne 1933, Irène fausse brusquement compagnie à B. Grasset pour offrir son *Pion sur l'Échiquier* à Albin Michel. Celui-ci, à un moment où elle a besoin de ressources régulières, lui propose un contrat d'exclusivité pour 20 ans avec une rente mensuelle de 4000 F. pour 3 ans renouvelables. Suit une période heureuse : Irène et Michel disposent d'une bonne d'enfant, Cécile, pour leur fille Denise, d'une cuisinière bretonne, Henriette Quidu, dite « Kra », et d'une femme de chambre. Irène veut épargner à sa fille tout travail disproportionné, pour qu'elle s'épanouisse sans contrainte, à l'air et au soleil.

Son livre suivant, *Le Pion sur l'Échiquier*, sort en avril 1934 dans une ambiance où la xénophobie se développe en France, sous couvert d'ordre moral. Irène en dira : *c'est l'histoire d'un homme dont la vie spirituelle a été étouffée par l'amour et le besoin de biens matériels. Je dois avouer que j'ai beaucoup de tendresse pour mon héros, mais je pense que tous les écrivains doivent s'attacher ainsi à leurs personnages les plus antipathiques.* (p. 251) Et à la radio elle dira : *Je continue à peindre la société que je connais le mieux et qui se compose de gens désaxés, sortis du milieu où ils eussent normalement vécu, et qui ne s'adaptent pas sans choc, ni sans souffrances à une vie nouvelle.* (p. 253) Robert Brasillach, qui a commencé son virage vers le fascisme, démolit *Le Pion* dans sa causerie littéraire d'*Action Française*. Irène est effondrée, d'abord parce qu'elle estime l'avis de ce jeune lettré, mais surtout elle écrit dans son journal : *Évidemment j'écris trop de romans, ... mais si on savait que c'est pour manger et surtout pour nourrir Michel et Denise. C'est dur... Moi-même j'ai été critiqué. Je sais bien que, dans ces cas-là, on ne s'intéresse*

pas, et **c'est justice**, aux raisons d'un échec. Je sens mon cœur dans ces cas-là qui se serre et bat si péniblement et douloureusement, et la gorge serrée et pleine de larmes. (p. 255)

De mai à novembre 1934, Irène écrit 5 nouvelles, certaines fort longues. Mais surtout elle passe tout l'été à Hendaye et Urrugne à rédiger *Le Vin de Solitude*, aventure autobiographique. Elle-même en dira : *C'est l'histoire d'une petite fille qui déteste sa mère*. Comme tous ses livres depuis *L'Enfant Génial*, celui-ci est une œuvre profondément morale, qui parle de sentiment filial et de responsabilité parentale, du mépris et de la considération, de l'argent, de l'amour et de la haine. Mais ce n'est pas un livre **de** morale. En 1942, elle-même écrira cette dédicace : *Le Vin de Solitude. Par Irène Némirovsky pour Irène Némirovsky*. Et aussi pour Fanny, à qui nul n'avait offert miroir si limpide.

Sans l'avarice, l'égoïsme de Fanny, sa fille Irène aurait-elle conçu, de 1935 à 1942, 9 nouveaux romans, une biographie et pas moins de 38 nouvelles ? Son œuvre, portée à la scène, traduite dans le monde entier, est désormais la principale source de revenus de son ménage. En 1938, ses rentrées d'argent sont plus de 3 fois supérieures aux traitements annuels de Michel à la Banque des Pays du Nord, qui s'élèvent alors à 41 850F. Jamais le couple n'a envisagé de réduire son train de vie. Irène n'a donc pas le droit de cesser d'écrire, au risque de compromettre l'équilibre financier de son foyer, mais aussi sa situation dans la république des Lettres. (p. 263) Maxence dira de *Vin de Solitude*, lorsque de tels équilibres sont atteints, on peut dire d'un écrivain qu'il s'est pleinement réalisé. *Le rêve rejoint la réalité*. (Gringoire 25.10.1935). Albin Michel vendra 10 000 exemplaires de ce livre et l'ouvrage sera traduit en plusieurs langues.

Dans une France où se développe un nationalisme anti-assimilationniste [Cf. *Les étrangers en France. L'invasion*. Dans *Je suis partout* de Lucien Rebatet, le 16.02.1935 : Les étrangers sont qualifiés d'excréments. Le même qui qualifiera Maritain de « souilleur de race », Rassenschander], et au moment où la politique antijuive en Allemagne devient évidente, Irène voudrait mettre à profit sa renommée et ses relations littéraires pour obtenir la naturalisation de sa famille. Denise acquiert la nationalité le 30 septembre 1935, mais en dépit d'appuis prestigieux et de demandes répétées jusqu'en 1939, ni Michel Epstein, ni sa femme, inexplicablement, n'obtiendront jamais la nationalité française.

Irène a, sur le nazisme, ces lignes visionnaires dès le 10 mars 1934 dans *Aujourd'hui* à propos de la pièce antifasciste de Brückner *Les Races : La première idée qui vous traverse l'esprit, est que ces gens sont devenus tous fous. Mais, hélas ! cette folie est réelle et contagieuse. De plus elle révèle un état d'esprit terriblement inquiétant pour les voisins d'un peuple où le sadisme, l'orgueil et la cruauté sont ainsi glorifiés. C'est le cas ou jamais de dire : « Que ceux qui ont des oreilles entendent ! » Il est vrai que le Français est trop profondément imprégné de civilisation pour estimer même possibles de tels excès. Il n'a pas voulu croire en son temps au tsarisme, ni, plus tard, à la révolution russe. Et pourtant...* (p. 267)

A certains juifs qui s'émeuvent de remarques négatives sur les juifs dans *Golder* et d'autres livres d'Irène, celle-ci répond : *Il me semble que je n'ai jamais songé à dissimuler mes origines, bien au contraire. Chaque fois que j'en ai eu l'occasion, j'ai clamé que j'étais juive, je l'ai même proclamé ! Je suis beaucoup trop fière de l'être pour avoir jamais songé à le renier.* (p. 268) En 1936 paraît *Jézabel*, qui veut solder une fois pour toutes les comptes d'Irène et de Fanny devant le jury des lecteurs : un roman en forme de dossier d'instruction ! *Jézabel est une allégorie de l'arrogance. Les barricades humaines sont vaines contre les assauts du néant. A défier l'ordre naturel, on s'expose à sa vengeance. Irène Némirovsky, en forçant le trait, a voulu élever la pathétique comédie de Fanny à la hauteur d'une tragédie racinienne. Ses brouillons sont explicites : « Ce qu'il faudrait c'est la montrer du dedans, la montrer en somme presque comme **Phèdre**, dans l'impossibilité de résister à son vice, ce désir, cet orgueil de rester jeune et désirable. »* (p. 272) La vente du roman sera bonne, et, en 1972, on en trouvera un exemplaire dans un coffre au domicile de Fanny, à son décès : Il y a des portraits si réalistes qu'il vaut mieux les cacher !

En 1936, au moment où Hitler réoccupe la Rhénanie, Irène s'efforce à la tranquillité, à Urrugne. Son ironie cache mal son inquiétude. Elle s'en décharge sur un personnage de fiction, un juif si bien assimilé qu'il se prénomme Christian : tenaillé par une secrète vulnérabilité, une appréhension de désastre qu'il ne peut expliquer que par des causes extérieures. Dans cette nouvelle, *Fraternité*, publiée dans *Gringoire* le 5 février 1937, elle identifiera cette judéité : *C'est de cela que je souffre... C'est cela que je paie dans mon corps, dans mon esprit. Des siècles de misère, de maladie, d'oppression... Des milliers de pauvres os faibles, fatigués, ont fait les miens.* (p. 282) Et elle parlera d'inassimilabilité. *Aujourd'hui comme hier, les juifs continueront de mener parmi les autres nations leur vie aventureuse*, et Irène précisera : *leur vie de chien*.

Elle évoque *le besoin d'être aimé, pour celui qui a été haï ; le besoin torturant d'être respecté, pour celui qui a été méprisé et chassé.* (p. 283)

Fin octobre 1936, Irène reçoit la dernière mensualité de 4000F. prévue en 1933 au contrat avec Albin Michel. Elle réclame une réévaluation, ne vivant que de son écriture. Or Albin Michel stocke 10 000 exemplaires du *Pion sur l'Échiquier* et plus de 4000 de *Jézabel* : le compte d'auteur est débiteur de 72 787 F. *Vous me priez, aujourd'hui, d'augmenter votre découvert. J'avoue que par ces temps de mévente je n'en vois guère la possibilité !* répondra A. Michel. Mi-octobre Irène est enceinte de 4 mois. Elisabeth Léone naît le 20 mars 1937. Irène parlera de ses tracasseries (2 enfants à nourrir), souffrances et grande joie. Obligation d'écrire plus encore.

Au seuil de 1938, Irène achève *Deux* : l'histoire de deux êtres, de nature folle, mauvaise, instable, que la vie, l'amour, le mariage perfectionnent. Avec cette idée : l'amour n'a que faire des amants, de leurs querelles ou de leurs infidélités ; il s'épanouit malgré eux. Le texte paraîtra dans *Gringoire* d'avril à juillet 1938. *Mais qu'y a-t-il effectivement chez les gens dignes du nom d'hommes,* demande Irène le 11 avril 1938. *Je crois, le grand ressort est l'orgueil. Tolstoï le disait aussi, sans doute parce qu'il était si fort chez lui.* (p. 290) C'est avec l'orgueil qu'on fabrique les destins exemplaires, ceux qui s'ingénient à contredire la naissance et la nature.

Le 11 mars 1938 c'est l'Anschluss, et Irène note que paradoxalement la rue affiche un désintérêt croissant pour les questions d'actualité. Pour inquiéter un Français, la menace doit être si proche qu'il ne puisse l'empêcher. En écho à la naturalisation qu'Irène et Michel attendent depuis 3 ans, un des personnages d'une Nouvelle, *Espoirs*, parue le 19 août 1938, dira : *Ah ! les heureux Français, si calmes, si heureux... je pense à eux avec tristesse, avec envie, mais je les admire. Il est beau, il est admirable d'être heureux.* (p. 293)

Le roman *La Proie* paraît au printemps 1938 et dépassera les 10 000 ventes. Mais cela n'atténue pas les difficultés matérielles des Epstein. Mi-juin 1938, ils touchent le fond. Irène vient d'apprendre que Michel a emprunté 50 000 F. à taux d'usure. A quoi bon écrire dans ces conditions si le seul profit qu'elle puisse en tirer est littérature ? Elle écrit : *Je gagne énormément d'argent, mais depuis 18 ans, il a toujours dépensé régulièrement deux fois plus qu'il n'en gagnait... Il faut autre chose, il faut chercher ailleurs. Et voilà ma vie.* (p. 295) Et elle-même ne veut pas renoncer au superflu, dépenser moins.

A Hendaye, fin mai 1938, Irène a déjà entrepris le livre qu'elle jettera au gouffre de ses dettes domestiques. Elle veut retrouver la noirceur de *Golder*, quitte à heurter, car *je vis dans un temps très traditionaliste et dans un pays foutrement respectueux des conventions.* (p. 297) Asfar, le héros, dira : *Oui, vous tous qui me méprisez, riches Français, heureux Français, ce que je voulais, c'était votre culture, votre morale, vos vertus, tout ce qui est plus haut que moi, différent de moi, différent de la boue où je suis né.* (Le Maître des âmes X) Asfar n'est pas juif. C'est un métèque, un apatride, un *petit étranger, hideux, aux yeux de fièvre.* Irène se garde comme jamais du soupçon antisémite qui rôde autour de son œuvre. Irène dira : *C'est dans le monde le plus conformiste, le plus bourgeois, qu'il veut s'installer mon charlatan, le monde des riches, mais des riches conformistes.* (p. 299) Il n'est pas tant un métèque que *ce que vous appelez un métèque* ; comme la définition restrictive que Sartre donnera du juif en 1947 : *C'est un homme que les autres tiennent pour juif* ou comme avait dit Zola : *Les juifs sont votre œuvre, l'œuvre de nos 1800 ans d'imbécile persécution.* (Pour les Juifs. *Le Figaro*. 16.05.1896)

En fait, Asfar, loin de n'être que le métèque universel, est encore une fois l'autoportrait d'Irène, écartelée entre son orgueil d'écrivain, les dettes de son foyer et son statut d'indésirable. C'est la quête du bonheur qui pervertit Asfar, et qui **la** condamne aux travaux forcés. *On ne peut décrire que soi, hélas, toujours sa propre gueule plus ou moins masquée et sa misérable âme.* (p.301) Dans cette œuvre Irène apparaît elle-même comme Française par le génie, mais non par décret (de naturalisation) et juive russe par la naissance, mais non par la culture : elle vit en réalité un double exil.

Le 30 juillet 1938, Irène renonce à écrire jamais *Le Juif* dont bien des éléments sont alors reversés dans *Les enfants de la Nuit*. Les circonstances s'y opposent en effet. Lucien Rebatet écrit dans *Je suis partout* le 2 septembre 1938 un article *J'ai vu un pogrom* ; ayant passé l'été en Autriche, il en revient ébloui des pogroms hitlériens qu'il y a vus. Exemple à suivre, si on l'en croit. *L'antisémitisme allemand bouleverse le ghetto et il a raison. On s'est beaucoup trop attendri sur le menu peuple juif... Je cherche ce qui nous empêcherait de dire que l'antisémitisme allemand et plus particulièrement viennois, offre un exemple de*

*justice distributive dont les nations enjuivées devraient faire leur profit plutôt que de se voiler la face en criant à la sauvagerie.* (p. 306)

S'attendrir sur le menu peuple juif, ce que fait Irène Némirovsky dans *Les Enfants de la Nuit*, en ressuscitant le ghetto de Kiev. Le 7 septembre 1938, les éditions Genio de Milan ont adressé à Albin Michel le courrier suivant : *Nous vous serions infiniment obligés si vous pouviez nous dire si Mme Irène Némirovsky est de race israélite.* Le 10 novembre, lendemain de la nuit de cristal, l'hebdomadaire *Gringoire* claironne : *Chassez les métèques.* Le 12, Paris se dote d'une législation qui permet à tout moment d'interner administrativement les *indésirables étrangers*, qu'ils soient coupables ou non de délits, dans ces *centres spéciaux* qu'Irène nommera de leur nom adéquat : *camps de concentration*, dans le roman dont elle change le titre d'*Enfants de la Nuit* en *Les chiens et les loups*.

Une nouvelle demande de naturalisation est déposée le 23 novembre 1938 avec de puissants appuis tant pour Michel que pour Irène. Pourquoi, en dépit d'appuis si prestigieux, et malgré sa réputation, Irène n'obtiendra-t-elle jamais sa naturalisation ? *Peut-être*, lui répond un de ses personnages, Dario Asfar, *parce qu'on n'échappe pas à sa destinée.* (p. 309) Fin 1938, Irène est à la montagne avec ses filles, au pied du Puits de Sancy en Auvergne. Elle y fait la connaissance d'un jeune curé de montagne, l'abbé Roger Bréchar, ordonné en 1924. Irène lui fait part de son souhait inopiné de recevoir le baptême catholique. Joue-t-elle la comédie du christianisme pour se soustraire à la malédiction qui poursuit les juifs, ou sa démarche traduit-elle une quête spirituelle sincère ? Pour beaucoup de convertis, le Christ est d'ailleurs celui qui est venu accomplir les prophéties. Ainsi Bergson, qui fut tenté de franchir le pas, voit-il dans le catholicisme *l'achèvement complet du judaïsme.* C'est pourquoi, en recevant l'onction, Irène marque une prise de conscience juive ; n'a-t-elle pas parlé, depuis 1936, de son *inassimilabilité* ? Elle sait pertinemment que rien, pas même l'eau baptismale, ne pourra lui laver le sang. La conversion d'Irène Némirovsky, concomitante de la « montée des périls » et du processus de naturalisation, trahit un besoin évident de consolation spirituelle que le judaïsme, auquel son éducation l'a rendue étrangère, ne peut lui apporter. Quant au fait qu'elle entraîne avec elle ses filles et son mari vers l'autel, il semble au moins indiquer que son souci de protection familiale s'ajoute aux considérants religieux. (p. 313-14)

Trop éloigné de Paris pour se charger lui-même de convertir la romancière, au grand regret de celle-ci, l'abbé Bréchar l'adresse à Mgr Chevrot curé de St. François Xavier et à Mgr Vladimir Ghika, à l'église diocésaine des Étrangers de la rue de Sèvres. L'abbé Bréchar a connu cet évêque roumain et tous deux fréquentaient les « jeudis » organisés à Meudon par le philosophe Jacques Maritain. Depuis 1926, Maritain n'a cessé de s'éloigner de Maurras, en proclamant haut et fort, en février 1938, son hostilité totale à l'antisémitisme, prodrome de *l'extermination des Juifs*. La première lettre qu'Irène adresse à Mgr Ghika date du 21 décembre 1938. Se recommandant de « Parrain », elle y expose très simplement et sans détours, son *grand désir de recevoir le saint baptême pour nous et pour nos deux enfants.* Non seulement Mgr Ghika accède à sa demande, mais il souhaite en personne oindre la catéchumène. Date est prise pour le 2 février. (p. 315) Irène, Michel, Denise et Elisabeth Epstein reçoivent tous quatre le saint baptême le 2 février 1939, à la chapelle de l'abbaye Sainte-Marie, dans le 16<sup>ème</sup> arrondissement. L'abbé Bréchar, leur parrain, est venu spécialement de Besse, comme témoin. (p. 316)

La rédaction des *Chiens et les Loups* est exactement contemporaine de la conversion des Némirovsky. Sécurité et insouciance, tel paraît être l'atout majeur du christianisme : *Se confier à Dieu pour la maladie et la mort, et les heures coulaient avec une délicieuse lenteur,* écrira-t-elle dans cette œuvre. En même temps la propagande antisémite atteint dans la presse française un degré inconnu depuis Drumont. En plus la santé de Michel s'est brusquement dégradée, et Irène redoute le pire. Or, il faut vivre. Tout en terminant *Les Chiens et les Loups*, elle se livre à des travaux alimentaires comme des conférences littéraires à Radio Paris. En mars 1939 sort son livre *Deux*, son plus grand succès depuis *Golder*, vendu à 20 000 exemplaires. Irène publie aussi son *Charlatan* dans une certaine précipitation. Ce héros dira : *J'ai un diplôme de médecin français, l'habitude de la France, j'ai acquis la nationalité française, mais on me traite en étranger.* (p. 321) Amère résonance de ces mots sous la plume de « la plus grande romancière slave » comme continue à la présenter *Gringoire* le 18 mai 39.

Elle retarde son départ pour Hendaye Plage jusqu'après la première communion de Denise, le 1<sup>er</sup> ou 2 juillet, des mains de Mgr Ghika. Le 28 août 1939 l'éditeur, à la demande de Michel, rédige une recommandation pour Irène : *Je puis attester que vous êtes une femme de Lettres de talent...*

### III. Plus fort que le dégoût. 1939-1942.

Irène passe un 1<sup>er</sup> séjour à Issy-l'Evêque, gros bourg agricole d'un millier d'âmes, en avril 1938 pour se remettre de la naissance de Babet. Dans ce même hôtel des Voyageurs, Michel est venu passer une semaine de convalescence en février 1939. Depuis 1938, Irène est revenue souvent à Issy oublier sa fatigue et ses tracasseries, faire de longues promenades et écrire en pleine nature. Dès la déclaration de la guerre, elle place ses filles chez Mme Mitaine, tenancière de l'Hôtel des Voyageurs et, les sachant en sécurité, remonte à Paris retrouver Michel qui n'a pas pris le temps de soigner sa septicémie. Puis, dans l'intervalle jusqu'à l'offensive de mai 1940, elle retourne plusieurs fois à Issy passer quelques jours avec ses enfants évacués. Denise va à l'école du bourg, elle est ravie de pouvoir se salir, de vivre avec des enfants de son âge, et d'échapper à l'éducation d'une gouvernante anglaise.

Les événements de septembre 1939 donnent à Irène matière à 4 nouvelles écrites à l'automne. On y voit progresser son angoisse jusqu'à cette vision d'apocalypse, les *tours bombardées de Notre Dame*, suivie d'un exode sur mer qui s'achèvera sur une noyade. Face à la situation, elle écrit : *J'ai cherché ce que je pouvais faire de mieux, et quelle offrande d'activité il m'était permis de faire. Il m'est apparu que ce mieux était de se cantonner dans sa spécialité. Or, ce que je sais faire, c'est écrire.* (p. 331) Elle écrit pour la presse étrangère, fait des émissions radio sur la vie féminine. Elle montre la simplicité et la vaillance françaises.

La guerre d'hiver et l'offensive soviétique coïncident dans l'œuvre d'Irène, avec le regain du goût russe, que les événements récents présentent à sa nostalgie, dans ses œuvres *Aïno* et *Le Sortilège*. Cette réminiscence n'est pas étrangère à la biographie, mélancolique et romanesque, de Tchekhov, envisagée dès l'été 1939, qu'elle entreprend de rédiger début novembre 1939. A l'occasion de 2 séjours à Issy en mars et avril 1940 au chevet de sa fille Elisabeth qui a la scarlatine, elle esquisse 2 nouvelles, dont l'une a pour décor l'épicerie du bourg. Elle envisage un nouveau roman *Jeunes et Vieux*, dont elle voudrait faire un drame français, se coulant dans l'histoire de l'entre-deux guerres et montrant l'interminable abnégation qui a fait des enfants de la Belle Époque les dupes de 1940, ayant sacrifié au travail, à la famille, à la patrie leurs désirs frustrés des plaisirs terrestres, sans cesse différés par le devoir sacré. (p. 335)

Irène rend cet ambitieux canevas à Jean Fayard dès avril 1940, moyennant 60 000 F payables en 2 fois, avec un changement de titre : ce sera *Les Biens de ce Monde*, le premier titre *Jeunes et Vieux* ne convenant pas à l'éditeur. En même temps paraît *Les Chiens et les Loups*, et elle croit bon de rédiger cet orgueilleux prière d'insérer : *Ce roman est une histoire de juifs. Je précise : non pas de juifs français, mais de juifs venus de l'Est, d'Ukraine ou de Pologne. Naturellement, tous les juifs ne sont pas semblables à mes héros : la variété d'une race humaine est infinie. J'ai raconté une histoire qui, pour toutes sortes de raisons ne pouvait arriver qu'à des juifs. Je ne l'ai pas écrite sans crainte. Certains diront, je le sais : « Que nous importent les juifs ? » C'est un point de vue que je comprends et, à ceux-là, je ne peux rien répondre. Je crains davantage, toutefois, l'objection des juifs eux-mêmes : « Pourquoi – diront-ils – parler de nous ? Ignorez-vous la persécution dont nous sommes victimes, la haine dont on nous poursuit ? Si, du moins, on parle de nous, que ce soit uniquement pour glorifier nos vertus et pleurer sur nos malheurs ! » A cela je répondrais qu'il n'est pas de sujet tabou en littérature. Pourquoi un peuple refuserait-il d'être vu tel qu'il est, avec ses qualités et ses défauts ? Je pense que certains juifs se reconnaîtront dans mes personnages. Peut-être m'en voudront-ils ? Mais je sais que je dis la vérité.* (p. 338)

Ce qui est curieux, c'est qu'au moment où elle défend crânement d'avoir dessiné une physionomie du juif, elle s'efforce parallèlement, au risque d'être taxée d'outrecuidance de la part d'une étrangère, de faire dans *Jeunes et Vieux* le portrait du Français. *Comment je le vois encore, mon Français ? Un peu sec, sauf quand il est atteint jusqu'à l'arrière fond de l'âme. Mais se donner tout entier et tout de suite ? Non.* (p. 339)

Le 14 juin 1940, quand l'état major français livre Paris aux galoches de la Wehrmacht, Irène a gagné Issy-l'Evêque depuis 2 semaines. A Paris elle avait vécu dans l'attente d'une contre-attaque française. L'une de ses nouvelles *Destinées* restitue les nuits d'alerte dans la capitale, à scruter sur les balcons l'apparition des avions ennemis, au lieu d'aller se cacher dans les caves. Elle avait publié un large échantillon de son Tchekhov. Michel, à bout de forces selon son médecin, brave l'ordre de sa banque de rester à Paris, alors que le reste du personnel est déjà à Clermont-Ferrand, réussit à rejoindre Issy, et se trouvera congédié par sa direction (et sans ressources). Denise est ravie d'avoir enfin ses parents pour elle : *Malgré tout, ce furent les années les plus heureuses de ma vie. Nous vivions ensemble, en famille.* (p. 341)

Un ordre nouveau commence, a annoncé Pétain. Il faut être sourd comme Maurras, pour percevoir « une divine surprise » dans ce grand bon en arrière. Mais les soldats allemands installés à Issy, à l'Hôtel des Voyageurs, ont comme principale occupation de fendre du bois, de boire de la bière, de jouer au billard, et de faire sauter Elisabeth sur leurs genoux. Pour Irène, pas l'ombre d'un projet de nouvelle. Faut-il parler de la guerre, se demande-t-elle aux premiers jours de juillet. Issy se trouve tout juste dans la zone occupée, à 20 kms de la zone libre. Le souci d'Irène est plus de trouver de quoi subsister, Michel ayant été congédié de sa banque, que d'assurer sa sécurité : *Je n'ai rien fait, pourquoi voulez-vous qu'on m'arrête*. C'est dans cet état d'esprit, trop confiante dans la mansuétude proverbiale de la France et certaine de son privilège d'écrivain, qu'Irène, bien convaincue d'avoir servi la France, se tourne spontanément vers le Maréchal Pétain, lors même qu'il faudrait s'en détourner.

Durant le mois d'août 1940, Irène poursuit l'élaboration de *Jeunes et Vieux* et en septembre met la dernière main à sa *Vie de Tchekhov*. Après l'obligation faite à tous les juifs de la zone occupée de se faire connaître des services de l'État avant le 20 octobre 1940, Irène et Michel se font immatriculer le 7 octobre comme le feront en France 90% des Israélites, désireux de croire que ce dénombrement est le fait d'un État jaloux de ses prérogatives, donc indocile aux nazis. La liste des écrivains proscrits par l'occupant, publiée le 4 octobre (liste « Otto ») ne mentionne pas Irène Némirovsky. Omission ou anonyme bienveillance ? L'excellent biographe d'Albin Michel dit qu'il pilonne tous les ouvrages de ses auteurs juifs. C'est inexact, car *Les Chiens et les Loups* est réimprimé dès le mois d'octobre, et *Deux* le sera plusieurs fois jusqu'en janvier 1942.

Mais Irène se heurte dès lors à l'impossibilité de toute nouvelle publication. Elle s'adresse alors à Horace Carbuccia, girouette idéologique mais génial marchand de papier. Parce qu'il ne lui a jamais caché sa sympathie, il consent à la publier sous le pseudonyme : *Une jeune femme* ; pas moins de 8 nouvelles de décembre 1940 à février 1942 et un roman *Les Biens de ce Monde* en avril 1941. Irène après avoir songé à un roman sur la guerre, opte, forte du soutien de Carbuccia, pour un grand tableau sur la débâcle. *La Débâcle formerait un grand livre comme La Mousson*, écrira-t-elle. (p. 357) Elle le conçoit sous le titre *Tempête* comme un vaste tableau de la France : *Orgueils giflés, hypocrisie démasquée, instincts soudain libérés, mais aussi une quantité inattendue d'actes de bravoures isolés de sursauts d'honneur et d'amours gratuites. Quelle matière ! Quelle pâte humaine !* (p. 358) Elle y dépeint le banquier qui a viré Michel, l'abbé Bréchard, un couple de grands bourgeois parisiens.

Irène n'envisage ni de franchir la ligne de démarcation, ni de s'exiler : *Il ne sera pas dit qu'Irène Némirovsky a quitté la France*. (p. 365) Elle est accoutumée au péril : *Je n'ai jamais connu une époque paisible*, expliquait-elle à la radio en 1934. *J'ai toujours vécu dans l'angoisse et souvent le danger. Eh bien, malgré tout, j'ai mené une vie de jeune fille normale, je travaillais, je lisais, comme maintenant*. (p. 366) Et puis André Sabatier, son soutien chez Albin Michel, revient sain et sauf de l'armée du Levant, il convainc Esménard de continuer tant bien que mal à verser ses mensualités à Irène tout au long de l'année 1941. Irène lui parle de ses projets de publications et de ses difficultés matérielles. Sabatier, ignorant sans doute qu'une telle traduction a été publiée en 1937, accueille chaudement l'idée du Pouchkine traduit par Michel, mais il n'est pas encore question de publier *Tempête*. La bonté de Carbuccia et Sabatier, une soudaine pléthore de projets, une lente habitude aux inconvénients, ont redonné courage à Irène Némirovsky, même si et aussi parce que l'argent manque.

Début avril 1941, crise de péritonite de Denise ; transport en gazogène à Luzy où un chirurgien consent à l'opérer en pleine nuit sur une table de cuisine ! La propagande de Vichy assomme Irène, surtout les ritournelles cocardières sur les ondes nationales : *Je suppose que la radio française est pour faire plaisir aux enfants*, dira-t-elle. (p. 367) Quant à la logorrhée patriotique de la Révolution Nationale, sa constante invocation des valeurs d'ordre et d'obéissance, sa mystique en forme de képi, son culte religieux du chef, ils lui inspirent une méfiance croissante.

Elle publie *L'honnête Homme* dans *Gringoire* du 30 mai sous le pseudonyme de Nerey ; écrit *La Voleuse*, puis *l'Ogresse*, nouvelle purement alimentaire, qui paraît dans *Gringoire* quelques mois après *Les Biens de ce Monde*, roman inédit par une jeune femme dont le feuilleton tient le lecteur en haleine du 10 avril au 20 juin. C'est de loin le roman le plus long qu'elle ait écrit.

Pendant ce temps, l'Allemagne progresse sur tous les fronts. Pétain parle de collaboration avec l'ennemi ; il a fait démettre son dauphin Pierre Laval et l'occupant obtiendra la nomination d'un fonctionnaire zélé, l'amiral Darlan. En mars 1941, un commissariat aux questions juives est confié à Xavier

Vallat, antisémite empressé mais méthodique. Dans *Gringoire*, au revers même des *Biens de ce Monde*, Béraud démasque les journalistes embusqués sous de faux noms. A Paris, *Le Pilon* ou *Je suis partout* se spécialisent dans la diatribe antijuive. Le 26 avril, une ordonnance allemande fait obligation aux éditeurs français de verser les sommes dues aux auteurs juifs sur des comptes bloqués. Or les retards de paiement d'Albin Michel s'élèvent alors à 24 000 F qu'Irène se hâte de faire verser à l'ordre de Paul Epstein. Celui-ci les perçoit le jour même de la grande rafle du 14 mai.

La nouvelle loi du 2 juin sur le statut des juifs exige un nouveau recensement sous un mois ; celui-là prélude à l'extermination : les époux Epstein se soumettent stoïquement, rongant leur frein.

*A l'échec, l'instinct humain oppose d'invincibles barrières d'espoir. Ces barrières, il faut que le sentiment du malheur les enlève une à une et alors seulement il pénètre dans la place, jusqu'au cœur même de l'homme qui, peu à peu reconnaît l'adversaire, le nomme par son nom et s'épouvante*, écrit Irène dans le premier de ses romans achevés : *Les Feux de l'Automne* qu'elle ne verra pas imprimé. La première de ces barrières cède le 22 juin 1941, lorsque les blindés allemands franchissent la frontière soviétique ; conséquence : les soldats allemands d'Issy-l'Evêque, plutôt bons enfants, vont être affectés à l'immense front de l'est. Irène est convaincue que la guerre est à son tournant. Dès ce 22 juin elle écrit à Julie Dumot à Marmande de les rejoindre illico. Elle a déposé pour elle une forte somme d'argent chez le notaire du village, Loctin, ainsi qu'une lettre en forme de testament, lui donnant pouvoir de tutelle. *Lorsque l'argent sera épuisé, commencez par vendre les fourrures puis les étoffes, l'argenterie et les bijoux. Enfin pour la toute dernière extrémité, il y aura chez Loctin, le manuscrit d'un roman que je n'aurai peut-être pas le temps de terminer et qui s'appelle « Tempête en juin ».* (p. 379)

Julie peut aussi « bazarder » l'appartement de l'avenue Coquelin, si la situation l'y réduit. Le tout pour s'occuper de Denise, et de suivre le régime spécifique réclamé par les crises d'entérite de Babet. Pourquoi se reposer ainsi sur Julie qu'elle n'aime guère ? Parce que son amie Cécile est enceinte ; et Julie, 56 ans, célibataire de retour en France en avril 1940, est désœuvrée. Il n'est pourtant pas trop tard pour passer clandestinement en zone sud. *Ils auraient pu fuir en Suisse*, dira Cécile, *ils n'ont même pas essayé.* (p. 379) C'est dans ce lourd climat que Julie Dumot arrive à Issy le 11 juillet 1941.

Au cours de l'été 1941, Irène peut envisager le 2<sup>ème</sup> volet de son roman-fleuve : après la tourmente *Tempête* elle veut observer dans *Dolce* comment un village français s'accommode de la défaite, à quel degré il feint la soumission ou la fraternisation. Le cadre temporel commence au printemps 1941 pour s'achever avec le départ des Allemands pour le front russe et le réveil de l'instinct germanophobe. *C'est bien l'orgueil d'Irène Némirovsky qui retentit à la fin de Dolce, un refus sauvage de « suivre l'essai », de fondre son propre destin dans celui de la France, bien explicable si l'on songe à tant d'efforts déçus pour entrer dans la communauté nationale et aboutir à cette porte close : le Statut des Juifs. « Je hais, dit Lucile, cet esprit communautaire dont on nous rebat les oreilles. Les Allemands, les Français, les gaullistes s'entendent tous sur un point : il faut vivre, penser, aimer avec les autres, en fonction d'un État, d'un pays, d'un parti. Oh, mon Dieu ! je ne veux pas ! » N'était-ce pas déjà, ce farouche individualisme, la raison de son indifférence à l'appartenance juive ?* (p. 384)

En même temps que *Dolce*, Irène élabore *Chaleur du Sang* où elle souhaite montrer que « l'expérience » comme l'appellent les vieux, est en général le résultat du hasard, et la « sagesse » une forme de ruine, ce qui reste de souffle pour crier grâce lorsqu'on a poursuivi des chimères toute sa vie.

De jeunes amants creusent les ornières de l'amour, croyant choisir leur voie, sourds aux avertissements des aînés : *La Chaleur du Sang* se transmet de génération en génération, tel un mal héréditaire. Car ses ravages ne servent d'aucune leçon.

Le 5 septembre 1941, paraît dans *Gringoire*, sous le nom de Nerey, un court récit nostalgique *Les Revenants* dont les personnages et les lieux sont ceux de *Chaleur du Sang*. Une autorisation pour un séjour de quelques semaines à Paris est refusée par le sous-préfet d'Autun. Esménard et Sabatier acceptent de poursuivre le versement des avances mensuelles tout au long de 1942, mais n'osent avouer que tout s'oppose à publier ses œuvres, ne serait-ce que pour ne pas attirer l'attention de la censure allemande. Et Irène propose de faire bénéficier Julie Dumot de tous ses droits pour déjouer les comptes bloqués. Le 17 décembre 1941, cette dernière signe avec Albin Michel un contrat d'auteur en tout point comparable à celui dont jouissait Irène, valable pour 2 romans annuels à compter du 1<sup>er</sup> janvier 1942. Irène retire les manuscrits déposés chez le notaire pour les confier à Sabatier pour Albin Michel, certaine qu'ils seront mieux abrités. Elle a

maintenant l'assurance qu'Albin Michel publiera sans tarder *La Vie de Tchekhov*, sous ce prête-nom ; et ne pouvant aller à Paris, elle invite Sabatier à Issy. A Noël, Julie a emmené Denise et Babet à Cézac, son village dans les Landes. Irène a reçu pour les fêtes quelques livres de Sabatier et Michel attend du champagne. Il tire de petits revenus des colis de victuailles qu'il adresse à leurs amis parisiens, soumis au rationnement.

L'*Incendie* sera le dernier texte d'Irène à paraître dans *Gringoire* le 27 février 1942. Encouragée par le succès des *Biens de ce Monde*, Irène s'est aussitôt lancée dans une nouvelle saga familiale, qui couvrira la période de l'entre-deux-guerres jusqu'au triomphe du pétainisme, à l'automne 1941. *Les Feux de l'Automne* véhiculent, à vue de nez, une morale vichyste : L'humiliation de 1940 a vengé la profanation des morts sacrés. Perversi par « l'esprit de jouissance », Bernard est puni par où il avait péché. Mais, enracinant son roman dans les grandioses illusions de la Belle Époque, défigurées par l'ypérite, les schrapnells et la gangrène, Irène démontre que c'est le culte hypocrite de la guerre, le sacrifice prêché en chaire, en un mot le barrésisme qui a fait des rescapés de la « der des der » les prophètes de la future débâcle. (p. 394) Ce n'est donc pas l'avachissement moral du peuple français qu'Irène fustige, mais l'idolâtrie du profit, effet pervers de la guerre... « Esprit de jouissance » a dit Pétain ? Mais c'est lui-même, et tous les généraux de 14-18 et tous les calvaires républicains qui ont rendu la jouissance si désirable ! La Grande Guerre fut l'école de l'avidité et du mépris de la vie. Les chiens ne font pas des chats et c'est Verdun qui a fait Vichy. Elle se fera dire dans ce roman : *Elle accepta avec une fausse humilité le verre d'eau de Vichy que lui présenta Thérèse et, dès que celle-ci eut le dos tourné, elle sortit de son lit, ouvrit la fenêtre et jeta dans la cour le contenu du verre.* (p. 394) Reflet de l'attitude d'Irène par rapport à *Gringoire*.

En février 1942, Irène, avec une témérité extraordinaire, choisit de tout ignorer des persécutions anti-juives pour arracher froidement son Ausweis pour un séjour d'un mois à Paris, à la Kreiskommandatur d'Autun, par une lettre d'une franchise désarmante. En vain. C'est au moment où tout espoir paraît évanoui, qu'André Sabatier annonce enfin sa venue, pour fin mars. Irène lui expose d'avance, le 20 février, dans une lettre, la situation financière désastreuse de la famille. Sa voix a changé. Autrefois rieuse, moirée, elle est devenue *grave et triste*. Elle n'a jamais eu peur, mais elle comprend que c'est « la trouille » des autres qui la met en danger ; que ce sont les riches qui ont le moins à perdre à la vassalisation, donc à la dénonciation. *Tout ce qui se fait en France dans une certaine classe sociale depuis quelques années n'a qu'un seul mobile : la peur.* (p. 399)

L'esprit communautaire, socle idéologique du vichysme, est le grand mensonge de ce temps. En réalité, c'est une guerre civile qui oppose, dans toute l'Europe, la ploutocratie à la plèbe, sous couvert de campagne antisoviétique. Dans *Captivité* où s'affrontent les protagonistes de *Tempête en Juin* Irène fait dire à Jean Marie Michaud : *Qu'on ne me parle donc pas de l'esprit communautaire. Je veux bien mourir, mais Français et raisonneur, j'entends comprendre pourquoi je meurs, et moi, Jean Marie Michaud, je péris pour P. Henriot et P. Laval et d'autres seigneurs comme un poulet est égorgé pour être servi sur la table de ces traîtres. Et je maintiens, moi, que le poulet vaut mieux que ceux qui le mangeront.* (p. 400-4001) Cette rébellion tente Irène, mais elle se sent garante de Michel et des enfants. Si Irène Némirovsky est bien plus préoccupée de littérature que de sauver sa peau, il se pourrait bien que cela revienne au même, car, écrit-elle, *ce qui demeure : 1) notre humble vie quotidienne ; 2) l'art ; 3) Dieu.* (p. 401)

Sabatier s'annonce pour le 1<sup>er</sup> avril 1942. La veille de son arrivée, Irène procède au découpage définitif de sa nouvelle œuvre : 1. *Tempête* 2. *Dolce* 3. *Captivité*. C'est l'acte de naissance de *Suite Française*, ce roman fleuve, encore anonyme, qui sera son Iliade, son Énéide, son Guerre et Paix... qui sera publié en septembre 2004 et aura le prix Renaudot 2004 ! Sabatier repart d'Issy le 3 avril, emportant le mètre linéaire de manuscrits, journaux et brouillons qu'Irène lui demande de conserver chez Albin Michel, où ils dormiront 63 ans d'un sommeil de plomb. Une semaine plus tard, Denise est à Paris avec Julie pour consulter un oculiste, faire quelques emplettes, récupérer des affaires dans l'appartement de Paris. Elle est accueillie par l'oncle Paul, « un vrai ange ». Elle prend le métro, va voir Cyrano de Bergerac, mange des huîtres. Elle a 12 ans, subit 2 alertes aériennes, et ne se dira que bien plus tard : *Mon Dieu, si j'avais été prise dans une rafle à ce moment-là !* (Entretien du 12 janvier 2005. P. 404) Puis Denise va avec Julie à Audenge, sur le Bassin d'Arcachon, pour se fortifier, retourne à Paris fin mai chez Albin Michel où Julie obtient l'augmentation des mensualités à 5000 puis 6000 F sur plainte d'Irène.

Le 29 mai 1942, une ordonnance allemande impose le port de l'étoile jaune. Irène et Michel pourraient aisément se soustraire à une obligation qui ne concerne qu'eux dans le village. Ils s'y soumettent pourtant. C'est le premier exercice de couture d'Irène, qui n'a voulu laisser ce soin à personne. Denise

découvre alors qu'elle est juive, après avoir porté la couronne des communiantes 2 mois plus tôt ! *Gringoire* refuse désormais de publier Irène. Celle-ci est dans un état d'amertume, de lassitude et de dégoût. Elle en fait état dans 2 nouvelles : *Les Vierges* et *Un beau Mariage*, qu'elle envoie au nouvel hebdomadaire *Présent*, qui les publiera le 15 juillet 1942, deux jours après l'arrestation d'Irène, et le 23 février 1943, plus de 6 mois après sa mort. En attendant, elle ne veut plus se battre pour 1000 F et se consacre à ce roman en plusieurs volumes qu'elle considère comme l'œuvre principale de sa vie : *Suite Française*. De mai à juillet Irène est désormais certaine d'écrire pour l'avenir, *sur les genoux des dieux*, dit-elle.

Tout au long du mois de juin, l'étau se resserre sur les juifs. Pour Irène, *Captivité* sort des limbes. Le 17 juin, il ne lui reste à écrire que 5 des 22 chapitres de *Dolce*, elle voudrait aller jusqu'à la revanche de la France, dans deux derniers volumes. Dans ses notes, à 2 ans de distance, elle anticipe lucidement les excès de l'épuration, exécutions sommaires, violences sadiques et procès bâclés qui accompagnent la libération de la France. Le 1<sup>er</sup> juillet, les juifs sont interdits de téléphone et la déportation massive de juifs est programmée par convois de 1000. Irène, de toute façon, est désabusée, découragée. Il lui tarde presque que sonne l'heure : *Que cela finisse, bien ou mal !* Le 11 juillet, elle monte au bois de la Maie ; c'est un matin très calme, presque miraculeux. Elle écrit : *Les pins autour de moi. Je suis assise sur mon chandail bleu au milieu d'un océan de feuilles pourries et trempées par l'orage de la nuit dernière, comme sur un radeau, les jambes repliées sur moi. J'ai dans mon sac le tome II d'Anna Karénine, le Journal de K. M. (Katherine Mansfield) et une orange. Mes amis les bourdons, insectes délicieux, semblent contents d'eux-mêmes et leur bourdonnement est profond et grave. J'aime les tons bas et graves dans les voix et dans la nature ... Tout à l'heure je tâcherai de retrouver l'Étang perdu.* Ce sont ses derniers mots d'écrivain. (p. 414) Cette nuit-là, Denise dort mal. Demain commencent les grandes vacances. Mais elle n'a plus le droit de prendre le train.

Le 13 juillet vers 10 h. se présentent deux gendarmes français avec un mandat d'amener : c'est Irène qu'on vient chercher. On ne lui laisse le temps que de jeter quelques affaires dans une valise. Denise embrasse sa mère. Michel est décomposé. *Il y a eu un baiser léger, léger*, dira Denise. Irène n'a pas pensé emmener son stylo, ses verres de lecture, ni même un livre.

A la gendarmerie de Toulon-sur-Arroux, à 10 kms d'Issy, Irène n'est plus ni romancière, ni mère, ni épouse... elle n'est plus que juive ! Avant d'embrasser ses filles elle avait eu le temps d'indiquer à Michel les recours les plus urgents. André Sabatier se charge des premières démarches. Tout au long de l'été 1942 Michel, cloué à Issy, remue ciel et terre. Il en perd le sommeil, l'appétit et le sourire, se noie dans le vin et devient irascible. Les nombreuses interventions restent sans effet. Michel veut au moins envoyer un colis à Pithiviers par la croix rouge, quand il apprend que les internés de Pithiviers, hommes, femmes et enfants ont été acheminés « vers l'Est – Pologne ou Russie probablement ».

Le 15 septembre, 19 000 juifs ont connu déjà le sort d'Irène. Michel s'attendait à son arrestation. Il en était venu à la désirer, peut-être à la faciliter. Irène ne lui était pas rendue ? Il se rendit à elle. Denise dira : *Il ne s'est retrouvé lui-même que le jour où il a été arrêté. Il était heureux comme tout parce qu'il était persuadé qu'il allait retrouver ma mère, en tout cas partager son sort.* (p. 423) Il avait donné autorité sur les filles à Julie Dumot devant notaire à Autun. Là, un officier allemand tire de son portefeuille la photo de sa petite fille, aussi blonde que Denise et dit aux deux fillettes : je vous donne 48 h. pour disparaître. Et Michel leur dira : *Ne vous séparez jamais de cette valise, car elle contient le manuscrit de votre mère.* Denise mettra de longues années avant de l'ouvrir, la priorité en revenant à sa mère. Les filles n'ont pas aussitôt fui Issy ; Julie a continué de correspondre quelques jours avec le père détenu au Creusot. Fin octobre deux gendarmes et un milicien se présentent à l'école du village. Mme Ravon, l'institutrice, n'a que le temps de cacher Denise à l'étage, derrière le lit de sa mère, une veuve de la grande guerre que l'on n'osera pas déranger.

Le soir Julie jette précipitamment quelques papiers, photos, bijoux dans la valise, arrache et brûle l'étoile jaune, puis file sans attendre à Bordeaux avec les deux fillettes. Le même jour le convoi 42 pour Auschwitz part de Drancy ; presque tous sont gazés à leur arrivée. Ce n'est pas ainsi que Michel pensait retrouver Irène. Mais il l'a retrouvée. Julie Dumot était très croyante. Elle cache Denise et Elisabeth dans un pensionnat catholique de Bordeaux sous de faux noms, qu'elles retenaient difficilement. Il faut bâillonner Elisabeth pour que son rire n'attire pas les patrouilles allemandes. Dans les caves elle aura une pleurite qui ne sera résorbée qu'en août 1945.

Le 28 août 1944 Bordeaux est libérée. Les 2 filles peuvent rejoindre l'école en septembre. Si Sabatier ne publie pas immédiatement *Les biens de ce Monde* et la *Vie de Tchekhov*, c'est pour éviter des

représailles, parce qu'Auschwitz n'est pas encore découvert. Tous les amis d'Irène et de Michel conservent l'espoir de leur retour. A la gare de l'Est, à l'hôtel Lutétia, Denise et Babet brandissent leurs écriteaux jusqu'à l'évanouissement.

Une seule n'attend rien : Fanny Némirovsky ; à travers la porte fermée de son appartement, à Julie venue lui réclamer de l'aide, elle aurait lancé : *Je n'ai pas de petits-enfants*. Elle versera une pension aumône de 1000 F. Lorsqu'en juin 1945 la Banque des Pays du Nord, saisie d'un remords tardif, s'avise de faire un geste pour Denise et Babet, en souvenir de M. Epstein, radié aux premiers mois de l'occupation, elle prend place dans un conseil de famille où siègent la Société des Gens de Lettres et Albin Michel, qui pourvoient à la scolarité et à la subsistance des enfants jusqu'à leur majorité. Esmenard se lamentera longtemps : *J'aurais dû réussir, j'aurais dû faire plus*. André Sabatier se fait un devoir de publier tout ce qui peut l'être : *La Vie de Tchekhov* 1946 - *Les Biens de ce Monde* 1947 – *Les Feux de l'Automne* 1957.

*Suite Française* restera sur une étagère à cause de son état lacunaire, jusqu'à ce que Denise avec une forte loupe ne se décide à en entreprendre la dactylographie, sous la dictée de sa mère, et c'est cette voix qu'elle a souhaité faire entendre en septembre 2004. Elle ne se doutait pas qu'en publiant ce roman, elle rendrait sa mère à l'honneur et à la gratitude de ses lecteurs, dont un long contretemps les avait privés. Elle avait mis en exergue de ce qui sera le prix Renaudot ce passage de la lettre pastorale de Mgr Saliège du 23 août 1942, précisément :

*Que des enfants, des femmes, des hommes, des pères et mères soient traités comme un vil troupeau, que les membres d'une même famille soient séparés les uns des autres et embarqués pour une destination inconnue, il était réservé à notre temps de voir ce triste spectacle.*

Irène lisait le Journal de Katherine Mansfield ce 11 juillet au bois de la Maie. Sentant sa mort prochaine, l'auteur de *La Baie* y prônait la résignation pure et simple au mauvais sort, disant : « *Tout événement de notre vie que nous acceptons pour de bon en est transformé. Donc la souffrance doit devenir Amour. Tel est le mystère.* » C'est aussi le mystère d'Irène à Auschwitz, dans lequel il ne nous est pas donné d'entrer.

R. Kriegel.